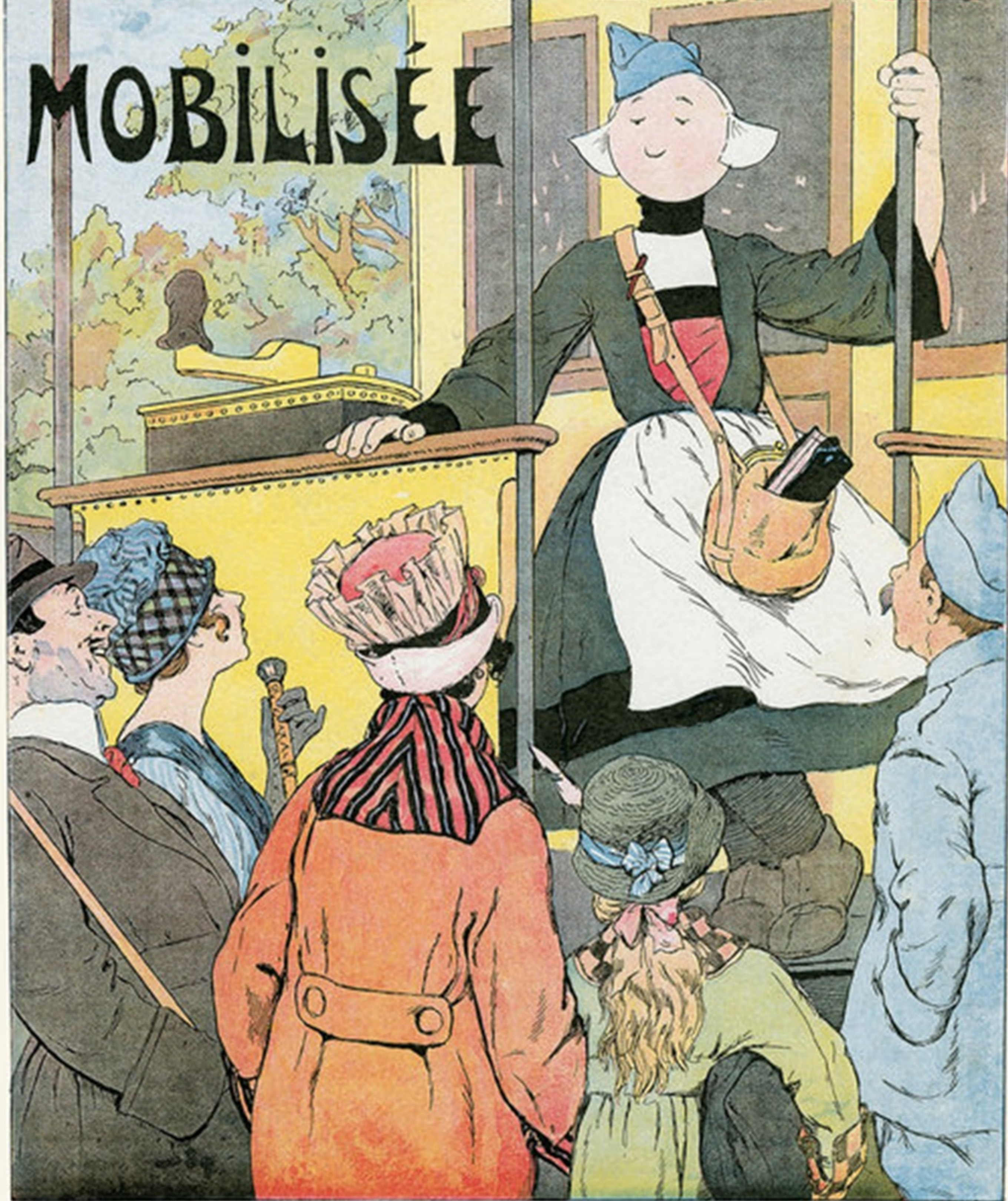


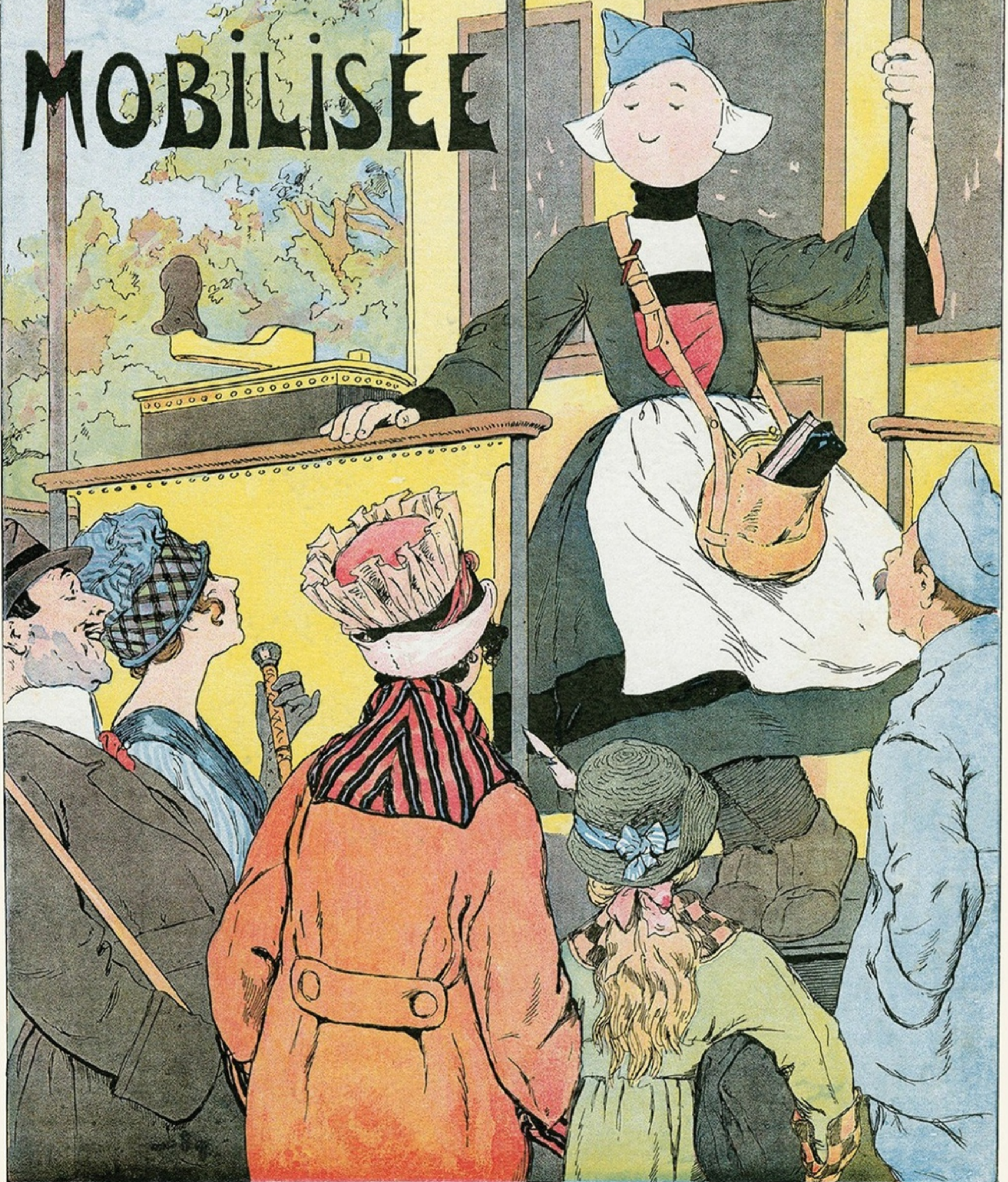
BÉCASSINE

MOBILISÉE



BÉCASSINE

MOBILISÉE



BÉCASSINE

MOBILISÉE



Je reprends aujourd'hui le récit de mes aventures. Je reprends aussi mon stylo. Jamais il n'a si mal marché: un porte-plume de deux sous serait bien plus commode; mais comme cet outil de stylo m'a coûté les yeux de la tête, je ne me déciderai...



...à le lâcher que marchera plus du tout. Et encore!... Pour l'instant, il s'amuse à cracher son encre sur mon papier et sur mes doigts. Le temps de lécher tout ça, et je commence.



Vers la fin de l'été dernier, mon jeune maître, le lieutenant Bertrand de Grand-Air, a dit qu'il était tout à fait guéri de ses blessures et qu'il allait de repartir au front. Il a dit ça pendant le déjeuner, au moment où je servais le premier plat...



... qui était une tête de veau. D'émotion, j'ai failli la laisser tomber, la tête de veau, sur celle du lieutenant. Je l'ai rattrapée bien juste à temps; j'ai posé le plat sur le buffet et j'ai commencé à pleurnicher dans mon mouchoir.



Mais j'ai regardé M^{me} Thérèse, la femme du lieutenant, et M^{me} la marquise de Grand-Air, sa tante, chez qui, pour lors, nous étions tous installés. Elles ne pleuraient pas. De les voir si courageuses, ça m'a fait honte de l'être si peu...

J'ai renoncé mes larmes et mon mouchoir, j'ai repris ma tête de veau et j'ai fini de servir le déjeuner. Je dois avouer que je l'ai servi tout de travers, même qu'à la fin, le lieutenant m'ayant demandé le bocal de cerises à l'eau-de-vie,



... je lui ai apporté celui des cornichons. Il a ri et il m'a dit: «J'espère que sur le front le ravitaillement sera mieux fait.» Comme j'étais toute décontenancée, je me suis sauvée à la cuisine.



Là, ce qui passait à Maria, la cuisinière. Elle m'a regardée avec un air de mépris comme je n'en aurais pas en regardant un chien, et elle a bougonné des choses qui m'ont fait de la peine:



Que je devenais de plus en plus bête; que c'était malheureux de prendre l'argent de notre maîtresse, qui n'en a pas plus qu'il ne faut, pour lui rendre si peu de services... etc., etc. Je crois que j'aurais repiqué une crise de larmes si mon ami Zidore n'était pas entré à ce moment-là.





Zidore a dit je ne sais plus quelle plaisanterie qui nous a fait rire toutes les deux. Nous nous sommes donné une poignée de main en signe de réconciliation. Avec Maria, c'est dix fois par jour que nous nous fâchons et nous réconcilions. Elle est grognon, mais pas méchante...

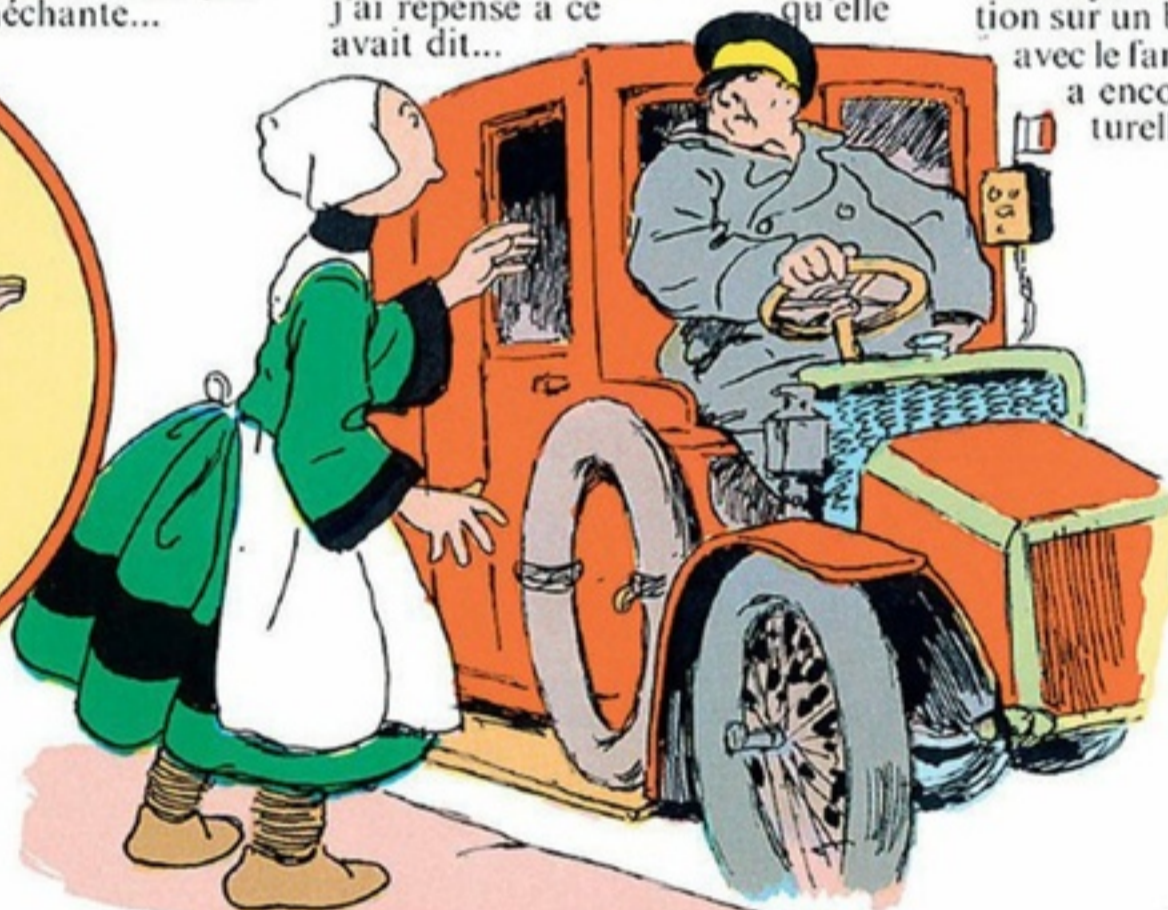
...et je crois qu'elle m'aime bien au fond, tout en m'attrapant à l'heure et à la course. Tout de même, le soir, au moment où je fais mes réflexions (c'est en me déshabillant, avant ma prière), j'ai repensé à ce qu'elle avait dit...

... de notre maîtresse qui n'a pas beaucoup d'argent et à qui je ne suis pas utile, je me suis promis d'en toucher un mot à Madame. Comme je manque de mémoire, j'ai noté ma résolution sur un bout de papier, avec le fameux stylo, qui a encore craché, naturellement!

Quelques jours après, M. Bertrand a reçu son ordre de départ. Il a été content en le lisant, parce qu'il était nommé à son ancien régiment, M^{me} Thérèse, quoique bien émue de penser que son mari allait être de nouveau en danger...



... a été contente aussi parce que son régiment est dans les Vosges, et comme elle devait aller elle-même chez son père, en Alsace reconquise, ça leur permettait de partir ensemble, tous les deux, ou plutôt tous les trois, car Zidore suit son officier.



Le jour du départ venu, j'ai eu toutes les peines du monde à trouver un taxi. C'est du drôle de monde que ces chauffeurs. On leur propose une course bien payée et ils vous répondent comme si on voulait les voler.



Ils ont toujours à faire dans un autre quartier que celui où on veut aller: à Grenelle ou à Vaugirard quand on a besoin de se faire conduire à la gare de l'Est. Enfin j'en ai découvert un, réformé avec croix de guerre, qui a consenti à marcher, quand il a su...



... que c'était pour un officier. Celui-là, je dois le dire, était bien gentil et complaisant. Avec nos deux dames, le lieutenant, Zidore et les bagages, ça faisait un plein chargement. Quand tout a été casé, les valises et les gens, le chauffeur m'a dit:



« Et vous, la Bretonne, vous n'êtes pas de la promenade? En se tassant un peu, vous pourriez tenir sur le siège. » Vous pensez si ça me tentait. M^{me} la Marquise s'en est aperçue et elle m'a dit: « Allons, montez, Bé-cassine, puisque le chauffeur y consent. »



Pour tassés, c'est sûr qu'on l'était, et que, dans les tournants, j'avais de la peine à garder mon équilibre. Des fois Zidore avait juste le temps de me retenir pour que je ne tombe pas du siège, et d'autres fois j'étais jetée sur le volant, ce qui gênait bien le chauffeur pour conduire.



Enfin, on est arrivé sans accident sérieux: tout juste deux voitures qu'on a accrochées et un trottoir sur lequel on est monté. C'est des choses sans gravité à quoi on est habitué avec les taxis du jour d'aujourd'hui.



Je ne vous dirai pas grand-chose des adieux à la gare. Depuis tant d'années que dure cette maudite guerre, qui donc n'a pas conduit quelqu'un qu'il aime bien et qui part pour se battre? Cette fois-là, comme toujours, ç'a été celui qui allait se battre...



...qui encourageait celles qui restaient. Grâce à un employé supérieur que connaissait M^{me} la Marquise, nous avons pu passer sur le quai. Au départ, nous avons remué nos mouchoirs et nous sommes restées à regarder.



... quelques minutes encore après que le train avait disparu. «Allons, Bécassine, a dit Madame, il faut rentrer.» Nous avons retrouvé notre taxi et nous y sommes montées, moi dans l'intérieur, cette fois, avec Madame.



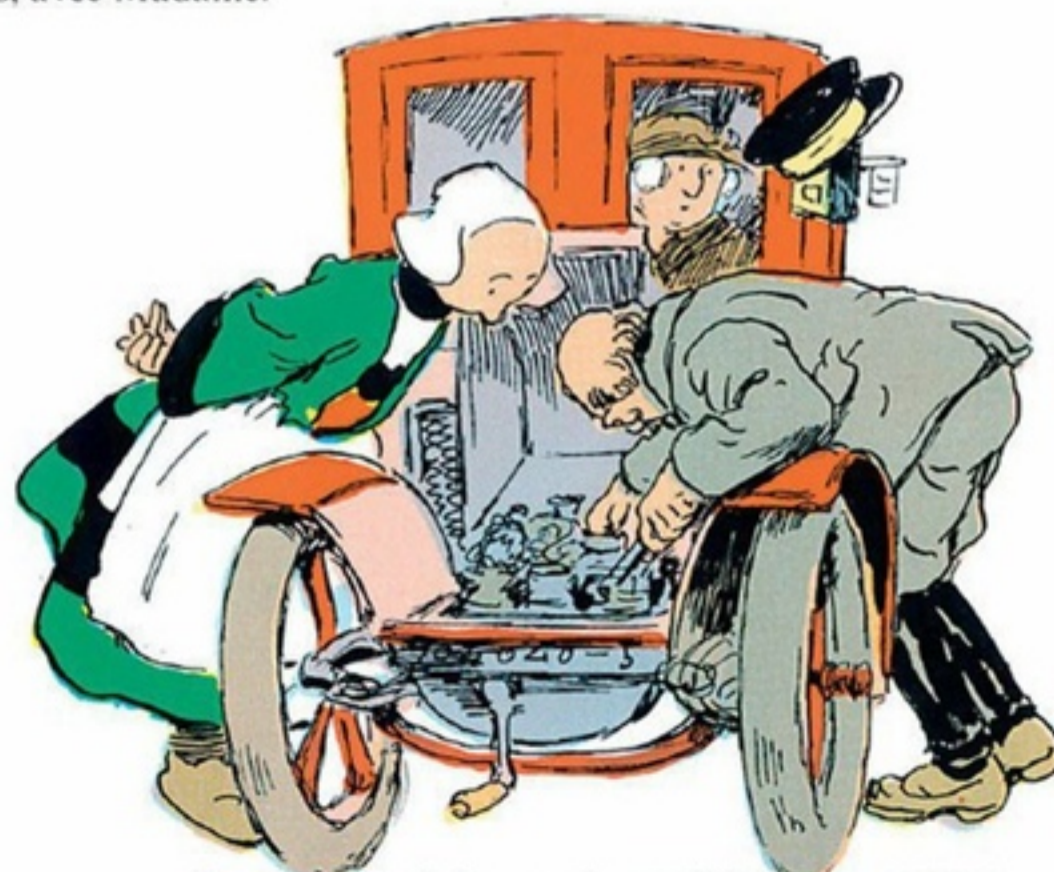
Nous étions bien tristes toutes les deux, et silencieuses. J'ai pensé qu'il fallait parler pour distraire ma chère maîtresse, et l'idée m'est venue que c'était le moment de lui toucher un mot de ce que m'avait grogné la vieille Maria.



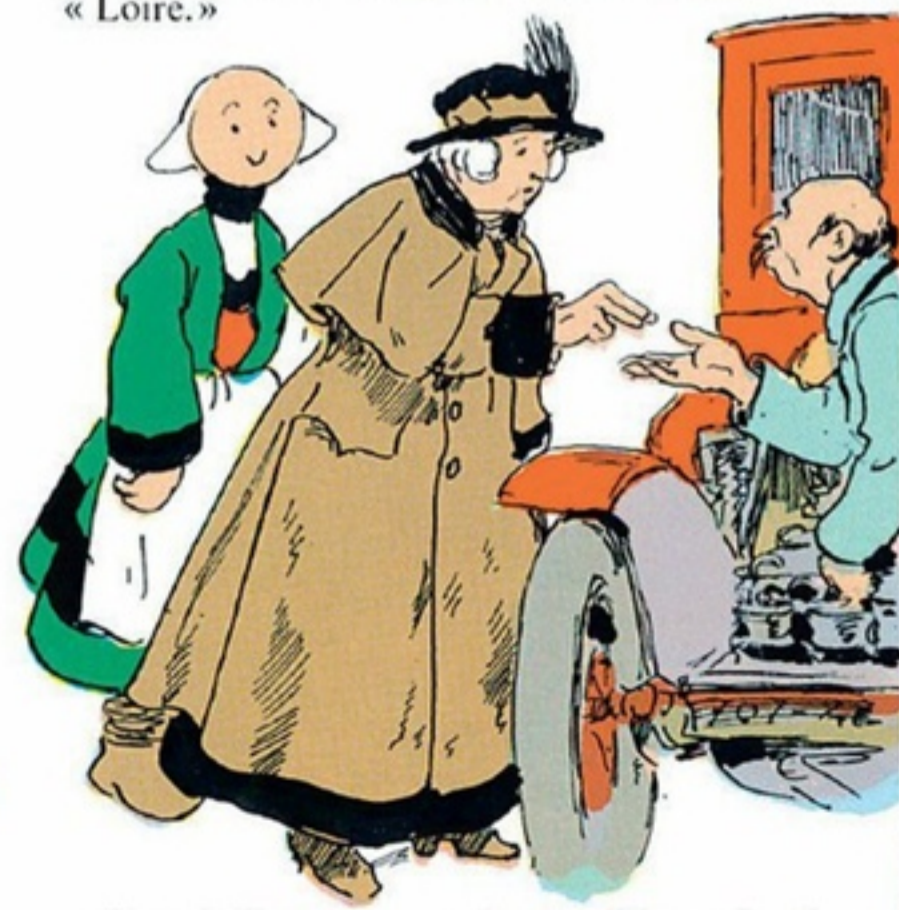
Je lui ai dit: «Je peux-
« t'y prendre la liberté de demander à Madame
« ce qu'on va faire maintenant? Sans doute que
« Madame va finir l'été dans sa propriété de
« Roses-sur-Loire?» Elle m'a répondu: «Non,
« Bécassine. J'ai été obligée de louer Roses-sur-
« Loire.»



C'était visible qu'elle était contente que j'aie abordé ce sujet, et qu'elle était disposée à le continuer. Mais, à ce moment, le taxi s'est arrêté; le chauffeur nous a dit: «C'est une panne, ne vous inquiétez pas, j'en ai pour deux minutes.»



Il a fourgonné je ne sais quoi dans son moteur. J'étais descendue aussi, je le regardais: c'est utile de s'instruire de ces mécaniques-là, vu que maintenant, à peu près chaque fois qu'on prend un taxi, on a une panne.



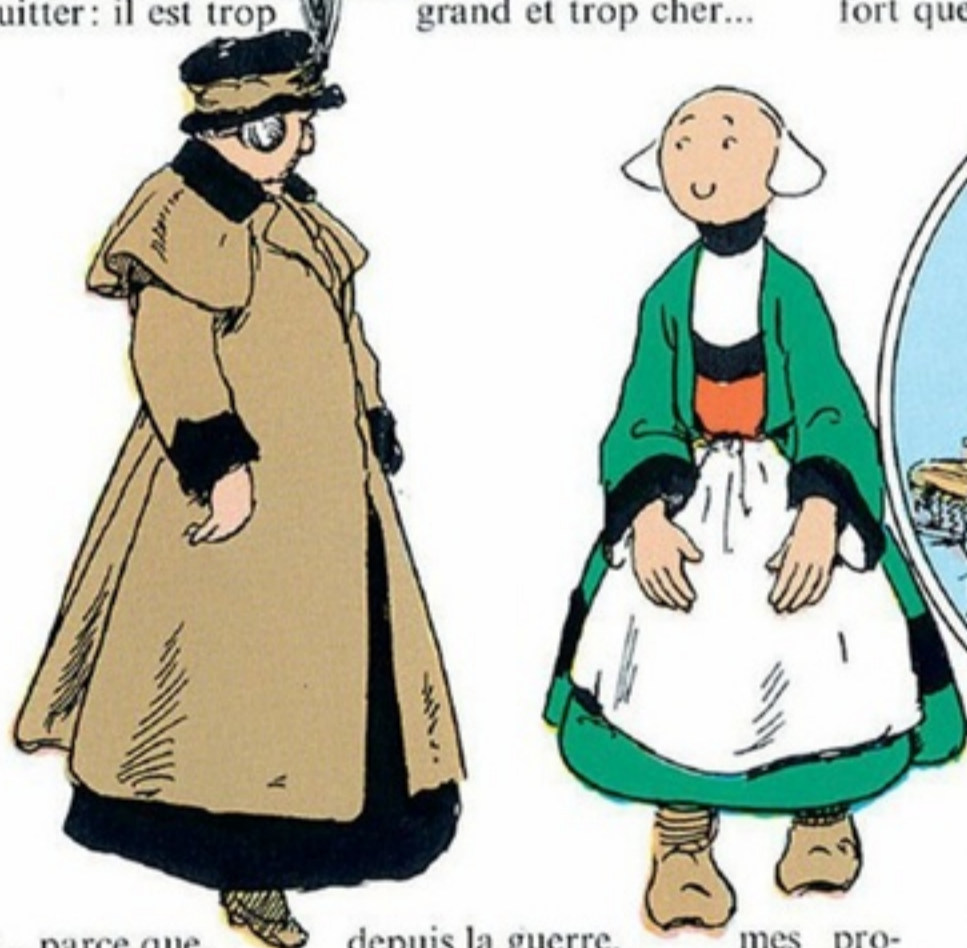
Quand c'est pas le chauffeur qui refuse de marcher, c'est le moteur. Au bout d'un quart d'heure, Madame s'est impatientée; elle a payé; nous sommes parties à pied, et, tout en marchant, nous avons causé.



C'est Madame qui a renoué la conversation.
« Bécassine, qu'elle m'a dit, non seulement j'ai
« loué Roses-sur-Loire, mais, comme je suis à fin de
« bail pour mon appartement de Paris, je vais le
« quitter: il est trop grand et trop cher...

«... Je n'aurai
« plus qu'une
« seule installa-
« tion, très sim-
« ple, très modeste, à Versailles.»
« En enten-
« dant ça, je n'ai pas pu m'empêcher de crier: «Alors,
« c'est vrai que Madame est ruinée?» et je l'ai crié si
« fort que les passants se sont retournés.

«— Taisez-vous donc, a fait Ma-
« dame; j'ai horreur de me donner en spec-
« tacle.» Elle a marché un peu en silence,
« avec moi bien penaude à côté d'elle, et
« puis elle a repris: «Non, je ne suis pas
« ruinée, gênée seulement et obligée de me
« restreindre...



«... parce que, depuis la guerre, mes pro-
« priétés ne me rapportent presque plus rien. Je ferai une
« première économie en n'ayant qu'un petit appartement;
« cela me permettra aussi de n'avoir qu'une seule bonne.
« Et à ce propos, Bécassine...» Elle s'est arrêtée de marcher
« et de parler, comme hésitant à dire la fin, et moi j'attendais,
« le cœur battant bien fort, car je devinais ce qui allait sui-
« vre. Mais à ce moment nous avons entendu du
« côté de la chaussée...



«... une voix qui criait: «Madame!
« Eh! Madame!» Nous avons regardé. C'était notre chauffeur qui ap-
« pelait. Il riait, il disait: «Ça y est;
« j'ai réparé. J'avais vu votre direc-
« tion et je vous ai rattrapées. Ça
« m'ennuyait de vous laisser en plan
« au retour de conduire un officier...



«... d'autant plus que la dame m'avait donné un
« bon pourboire. Montez, je vais vous remettre chez
« vous.» Madame disait que ça n'était pas la peine,
« mais il a insisté et elle a cédé pour ne pas le con-
« trarier.



Aussitôt dans le taxi,
« comme je voulais savoir ce que Madame pensait
« pour la chose dont on parlait avant, c'est moi qui y
« suis revenue, et j'ai dit: «Alors, comme Madame
« n'a plus besoin que d'une bonne, et que Maria la
« servira mieux que moi, elle va me renvoyer.»



A peine j'ai eu dit ça, ç'a été plus fort que
« moi, je me suis mise à sangloter. Je répétais:
« Oh! là, là! Oh! là, là! Aller chez les autres,
« moi que je n'ai jamais quitté la famille! Moi que
« j'aime tant Madame, et M. Bertrand, et la jeune
« Madame, et toute la famille! Oh! là, là!
« Oh! là, là!» Madame était tout émue.



« Elle m'avait
« consolait, mêm-
« me elle m'a tamponné les yeux, et avec son
« mouchoir à elle, son mouchoir qui a une couronne
« de marquise brodée dans le coin. Elle a dit: «Il
« ne s'agit pas de vous renvoyer. J'avais pensé...



«... à vous chercher une bonne place, dans mon voisinage. Vous seriez venue souvent me voir; mais n'en parlons plus, puisque cela vous fait de la peine. Je m'arrangerai.» Nous étions si troublées que nous ne nous étions pas aperçues que le taxi était arrêté depuis un bon moment. Il a fallu que le chauffeur...



... nous dise qu'on était arrivé. Nous sommes descendues; Madame a eu de la peine à lui faire accepter une pièce de vingt sous; il se trouvait assez payé avec son pourboire d'avant. Comme je passe facilement d'une idée à une autre...



...j'ai fait la réflexion que j'avais eu tort de dire du mal des chauffeurs et qu'il y a du bon monde partout. Je lui ai serré la main et, pour plaisanter, je lui ai promis que si jamais je devenais riche, ce serait lui qui conduirait mon auto.



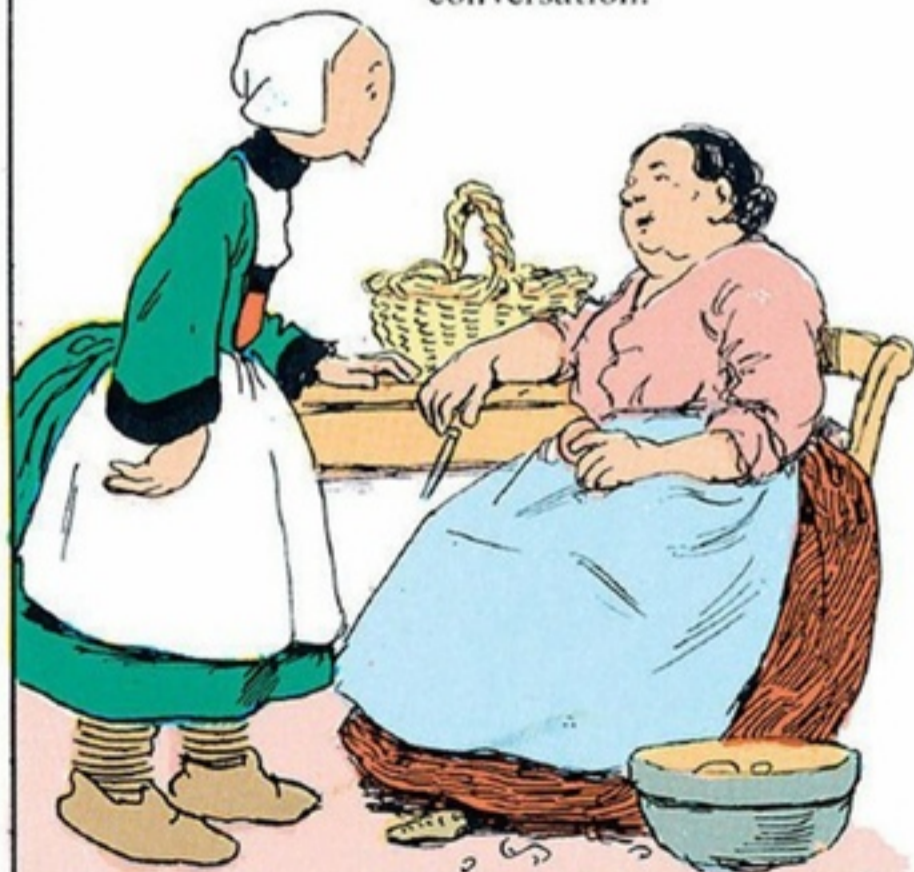
Ça l'a fait bien rire et un peu aussi Madame. Elle est allée dans sa chambre où je l'ai suivie. Pendant que je l'aidais à mettre sa robe d'intérieur, elle m'a dit encore que je resterais avec elle, qu'il ne fallait plus penser à notre conversation.



J'ai dit oui, se, mais je ne par politesse, pensais qu'à ça. Je vous le demande, à vous qui me connaissez: est-ce que je suis une fille à rester dans une maison où je ne sers à rien? une fille à manger l'argent d'une maîtresse qui est bonne comme du pain, du pain d'avant la guerre?



Non, vrai, je ne suis pas une fille à faire ça. Seulement, être bonne chez d'autres en quittant une place où j'étais quasiment comme de la famille, je n'aurais pas pu. Alors quoi faire? Après m'être tortillé la cervelle pendant plus d'une heure...



...je me suis décidée à demander conseil à Maria. Elle m'a dit que le moyen de tout arranger, c'était de chercher une place à Versailles, pas une place de bonne, un emploi dans une administration ou une usine. Madame accepterait certainement que...



...j'habite chez elle, et comme je gagnerais de quoi payer ma nourriture, je ne lui serais pas à charge. J'ai trouvé que c'était une idée admirable. Nous avons été en parler à Madame, qui a dit qu'elle voulait bien, qu'elle serait contente de continuer à me voir.



Et moi aussi, je suis contente. Je voudrais déjà être à Versailles et placée. Parce que, faut bien le dire, si j'aime ma maîtresse, j'aime aussi le changement et les aventures.

BÉCASSINE, TOME 0 : BÉCASSINE MOBILISÉE

Sommaire

Guide

Couverture

Page de titre

Texte